

Cahiers franco-canadiens de l'Ouest

*Cahiers
franco-canadiens
de l'Ouest*

Le petit chaperon-loup

Danielle S. Marcotte

Volume 33, numéro 1-2, 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1083776ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1083776ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB)

ISSN

0843-9559 (imprimé)

1916-7792 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Marcotte, D. S. (2021). Le petit chaperon-loup. *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, 33(1-2), 329–333. <https://doi.org/10.7202/1083776ar>

Le petit chaperon-loup

Il était une fois une famille de pionniers qui vivait le long d'un fleuve entre mer et montagnes. Avec les parents, dans une petite maison de rondins, s'entassait dans la misère une ribambelle d'enfants, dont Rolfe, un jeune garçon bien petit pour son âge. À cause de son air chétif, personne n'exigeait de lui qu'il participe pleinement aux mille-et-une tâches requises des fermiers jadis. L'enfant vivait donc un peu en retrait des autres et passait son temps libre à errer dehors, ses yeux bleus fouteurs, une vieille tuque rouge sur la tête.

La famille était pauvre, éloignée de tout, et tenait à l'écart avec hauteur les quelques clans autochtones voisins. Le seul plaisir des enfants consistait à écouter la mère lire, le soir à la veillée, un vieux livre de contes de fées où les ogres et les bêtes méchantes se disputaient leur attention et leur faisaient oublier la faim.

Au cours des années, à la suite de ces récits répétés, Rolfe fut affublé du sobriquet de Petit Chaperon Rouge à cause de sa tuque et de sa petite taille. Ses frères et sœurs, un peu jaloux de ses privilèges, ne se gênaient pas pour le taquiner à la limite de la méchanceté dès que les parents avaient le dos tourné. Ils se moquaient sans cesse de ses points de rousseur, de son épaisse chevelure noire hirsute qu'il tentait de camoufler avec sa tuque, de ses bras malingres. Le petit garçon ne disait rien par peur des représailles, mais en conçut du ressentiment.

Tandis qu'il errait entre le bois et la grange, Rolfe s'imaginait devenu plus grand que les autres par magie. «Je vais leur montrer, moi, qui est le plus fort», se disait-il constamment. Pourtant, il ne grandit pas vraiment et même ses cadets en vinrent à le dépasser avant ses quinze ans. Seul son désir de vengeance croissait comme de la mauvaise herbe et finit par l'envahir tout à fait. Il passait des journées entières sans autres préoccupations que sa revanche éventuelle, ne songeant

pas une seule fois à accomplir ne fût-ce que la plus petite des tâches pour se faire mieux apprécier. Sa paresse et sa vanité l'empêchaient de trouver quelque autre solution à sa situation.

Un jour d'automne qu'il se promenait aux abords du bois en ruminant sa rancune, il s'arrêta et se mit à fixer la forêt, tendu, car, en imagination, il servait à un de ses frères une raclée légendaire. «Tiens, prend ça!» dit-il tout haut au cours de sa rêverie, les yeux fixés sur un buisson. De jolis petits rires en cascade lui répondirent, charmants et joyeux comme le son d'un ruisseau sur les pierres. Mais Rolfe ne les perçut pas ainsi. «Qui se moque encore de moi?» pensa-t-il.

En regardant de plus près derrière le feuillage du buisson, quelle ne fut pas sa surprise de distinguer trois mignonnes petites filles autochtones dont les vêtements se confondaient tout à fait avec les couleurs de la forêt. Même leur belle peau brune et leurs longs cheveux noirs semblaient en accord avec la nature environnante.

Rolfe ne vit rien de leurs jolis traits et de leurs beaux sourires. Enragé par ce qu'il croyait être leur moquerie, il ne perçut que leur petite stature par rapport à la sienne et son courage s'en trouva quintuplé. Cette fois, il allait agir! Il poussa le feuillage du buisson d'un geste brusque. «Déguerpissez!», cria-t-il les yeux brillants de colère.

Les petites filles, en découvrant ses yeux bleus de jeune loup éclatants de haine, s'en furent, effrayées. Derrière elles sur le sol, elles abandonnèrent un intrigant panier dans lequel se trouvaient des bleuets fraîchement cueillis. Rolfe s'en empara et, vif d'esprit, vit tout de suite que ce petit trésor joliment ouvrage pouvait lui être utile.

– Mère, dit-il au retour, j'ai trouvé ce panier près d'une talle de bleuets et j'ai cueilli ces fruits juste pour vous.

La mère, émue de son geste transféra, les bleuets dans un bol. Elle salivait à la seule vue des fruits, mais déjà elle pensait aux autres membres de sa famille pour qui cela présenterait l'effet d'un festin.

– Prends ce restant de pain pour la route et ton panier, puis va voir si tu peux trouver d’autres fruits sans trop te fatiguer, mon petit, lui dit-elle affectueusement.

Rolfe sourit de cette petite victoire sur sa fratrie. Des félicitations de sa mère et plus de pain que les autres pour quelques bleuets... et aucune obligation d’en trouver plus! Il s’en fut, le panier au bras, la tuque rouge sur la tête, errer le restant de l’après-midi alors que tous les autres enfants s’esquintaient à accomplir des tâches ingrates.

Au souper, la mère servit des galettes aux bleuets et complimenta Rolfe devant la tablée. Tous les autres membres de la famille exténués par leur journée de travail, en eurent un goût amer dans la bouche en voyant la tête hirsute de Rolfe se lever avec la fierté d’un coq pour quelques bleuets!

Le lendemain, alors qu’il se promenait en bordure de la forêt le panier volé au bras, il entendit un craquement dans les fourrés. En s’avançant dans le bois, il vit les trois mêmes petites filles qu’hier occupées à cueillir des champignons. Il s’avança sans gêne pour les leur prendre de force quand la plus âgée des trois sembla lui tenir tête en silence un instant. Par gestes, elle semblait non seulement défendre leur récolte, mais aussi réclamer le panier volé.

Toute la rage refoulée sous les moqueries de ses frères et sœurs monta en Rolfe comme un éclair et il frappa l’enfant de toutes ses forces. Elle tomba sur le sol, sa tête heurtant un arbre mort. De son oreille se mirent à couler des gouttes de sang telles des larmes sur sa joue. Atterrées, les deux autres enfants s’en furent vite sans bruit comme de faons effrayés. Rolfe mit rapidement les champignons dans le panier et courut à la maison sans se soucier de la fillette blessée.

– Mère, dit-il, regardez! J’ai trouvé des champignons pour vous!

– Prends ce restant de pain pour la route et ton panier, puis va voir si tu peux m’en trouver d’autres sans trop te fatiguer, mon petit, lui répondit-elle affectueusement.

Elle lui mit même un rien de beurre sur le pain pour le remercier. À nouveau, le jeune garçon partit, sa tuque rouge

sur la tête, jouer au bord de l'eau plutôt que de travailler. Au souper, la mère servit une omelette aux champignons et félicita Rolfe devant toute la tablée irritée, mais silencieuse, devant cette injustice manifeste.

Le lendemain, Rolfe repartit le panier au bras, vers la lisière de la forêt. Cette fois-ci, il entendit des voix chuchoter, puis des bruissements, des craquements. Il pénétra sous les arbres silencieusement et trouva les deux plus jeunes enfants autochtones occupées à ramasser du petit bois pour le feu, ce qui n'intéressait pas du tout Rolfe. S'il ramenait cela, quelqu'un l'obligerait à la corvée de ramassage éventuellement, malgré la protection de sa mère! Cependant, il nota aussi sur le sol, près des enfants, des rayons de miel sauvage posés sur une petite peau de bête. Du miel! Quelle trouvaille! Ces fillettes avaient fait du bon travail ce matin, un beau tas de petit bois et du miel!

Il s'avança rapidement vers la récolte des enfants. Quand ils le virent, les deux petites filles s'enfuirent silencieusement dans le sous-bois. Rolfe déposa le miel et la peau dans son panier et se retourna pour prendre le chemin du retour.

– Mère sera contente! Elle me dira à nouveau «Prends ce restant de pain pour la route et ton panier, puis va voir si tu peux m'en trouver d'autres sans trop te fatiguer, mon petit.» Elle me donnera peut-être même un œuf en cachette, pensa-t-il tout heureux, son estomac toujours affamé.

Puis, il s'immobilisa. Autour de lui, des chasseurs indigènes étaient apparus sans bruit. Un puissant mélange de haine, de mépris et de peur envahit tout son être, et resta saisi dans la gorge de Rolfe. Il leva le panier à hauteur de sa bouche pour se protéger quand une main lourde comme un marteau de forge frappa son visage. Son dernier souffle et toute sa haine pénétrèrent la texture rugueuse du panier qui tomba près de lui sur le sol.

À l'heure du souper dans les ombres grandissantes de l'automne, la mère inquiète organisa une battue pour chercher Rolfe au risque de perdre ses plus jeunes dans la forêt. À la nuit tombée, il fallut bien se rendre à l'évidence, on ne retrouverait pas Rolfe ce soir-là.

– Femme, viens voir! ordonna soudain le père à son épouse angoissée.

Sur le sol de la forêt, l'étrange panier de Rolfe les attendait, vide, sauf pour une goutte de miel qui perlait sur son rebord comme une larme. Mais du garçon, aucune trace.

La mort dans l'âme, la mère revint à la maison suivie de sa petite troupe. Au loin dans la forêt, des loups se mirent à hurler à la pleine lune dans la nuit lugubre. Dans la cuisine, près de la fenêtre, la mère déposa le panier sur sa boîte à pain pour l'avoir toujours sous les yeux. Les jours passèrent et dès que le permettaient les travaux de la ferme, la famille et surtout la mère auscultaient la forêt en espérant une réponse à l'absence de Rolfe, un baume pour la tristesse maternelle, mais en vain.

L'hiver vint, d'autres suivirent, mais plus personne à la veillée ne demanda qu'on lise le conte du Petit Chaperon Rouge. Un jour, la mère et son cœur chagrin furent enterrés sur la colline qui borde la ferme. La vie changea au fil des ans. Des bateaux à vapeur apparurent sur le fleuve, des géomètres planifièrent le passage d'une ligne de télégraphe, une voie ferrée amena la prospérité. Devant la maison en rondins, une route remplaça les pistes indigènes millénaires, mais d'étranges événements s'y produisirent et s'y produisent encore.

On raconte que le panier est toujours à la fenêtre de la ferme et que, certains soirs, on voit apparaître, entre la maison et la grange, un jeune loup solitaire, son pelage aux teintes rouges ou rousses luisant à la lumière de la pleine lune. Il se dirige toujours vers la colline et la tombe de la vieille mère. Très certainement, dans les jours qui suivront cette sinistre visite, une femme ou une fille autochtone disparaîtra le long de la route, comme si une malédiction faite de haine, de mépris et de peur hante les bois qui la bordent. Une haine née de la petitesse des hommes et leur besoin de revanche. On surnomme aujourd'hui ce long chemin sinueux l'autoroute des larmes, et du chaperon-loup, personne à ce jour ne connaît l'ultime destin.

Danielle S. MARCOTTE